

Lorsque je me suis éveillé, j'étais allongé dans le noir. Je ne me souvenais plus de rien, ni qui j'étais, ni d'où je venais, la mémoire m'échappait comme un mot qu'on a sur le bout de la langue et qui nous glisse entre les doigts à l'instant où l'on croit l'attraper. J'étais dans un cercueil en bois pourri. Combien de temps je suis resté là, sans bouger à attendre je ne sais quoi, personne ne pourra jamais le dire....

Une angoisse étrange commença lentement à me tordre les boyaux ; dans un élan de rage, je me débattis et arrachai de mes doigts le bois du cercueil, puis la terre au-dessus de moi.

Très vite mes bras ensanglantés furent à l'air libre, puis la tête. Je pris ma première respiration, une douleur aiguë me déchira les poumons et comme un râle inversé, je poussai mon cri de nouveau-né...

Allongé sur le sol, je tremblais de tout mon corps, la gorge en feu ; il me fallut quelques minutes pour reprendre mon souffle. J'étais vêtu d'une tunique qui

ressemblait vaguement au chanvre, mais ce n'était pas végétal, je ne connaissais pas du tout cette matière. Mes bras et mes jambes me faisaient mal, des crampes à l'estomac continuaient à me torturer, et surtout la soif. Une soif terrible, qui allait me suivre jusqu'au bout du voyage...

C'était la nuit, le ciel baignait dans la lumière argentée de la pleine lune, aucune étoile ne daignait se montrer. Je me suis relevé tant bien que mal afin d'observer l'endroit où je me trouvais. Il n'y avait rien. Des trous, c'est tout, que des trous. Une infinité plus ou moins semblable à celle dont je venais de sortir, d'un bout de l'horizon à l'autre, des trous à perte de vue...

Ne pouvant m'orienter, je commençai à partir, dans n'importe quelle direction d'abord, puis je décidai de suivre la lune. Je marchai longtemps, plusieurs heures je pense. Bizarrement, mon guide ne bougeait pas, il resta au même endroit du ciel tout le long du chemin.

J'arrivai au début d'un sentier qui partait sur ma droite. Je le suivis et très vite, je

discernai les premiers caveaux. Ils étaient sales, d'un blanc grisâtre, parfois noir, tous alignés de part et d'autre du sentier, tous identiques, seules les couches de crasse donnaient un semblant d'originalité. Sur chacun d'eux, parmi d'autres inscriptions, était gravé un numéro suivi d'une lettre ; souvent on ne les discernait qu'à peine.

Au loin, une personne approchait, vêtue de la même tunique que moi, portant une pioche sur l'épaule. C'était un homme, je ne pouvais lui donner un âge, il semblait jeune, mais de tout son corps émanait une fatigue que seul un vieillard peut porter. Lorsqu'il fut assez proche de moi, je le saluai. Il s'arrêta et me regarda sans mot dire. Je voulus lui poser mille questions mais à chaque fois, la seule réponse que j'obtenais était son doigt tendu dans la direction d'où il venait.

– La première à droite, ils s'occuperont de vous.

Lorsque je lui dis que j'avais soif, son visage changea, ses yeux s'emplirent de

colère, il laissa retomber son bras le long de son corps et repartit.

En effet, quelques centaines de mètres plus loin, j'arrivai à un carrefour. Je pris à droite et tombai sur un caveau de la taille d'un palais. L'édifice était immense, son toit orné de têtes de mort était soutenu par de grosses colonnes, on accédait à ses portes gigantesques par un escalier sculpté à même le roc. De nombreuses personnes entraient et sortaient. Hommes, femmes, allaient de-ci, de-là, en bavardant, à deux, à trois, parfois tout seuls. La vue d'autres personnes me rassura un tant soit peu, bien qu'aucun ne fit attention à moi. Quelques gouttes d'espoir me firent oublier la soif qui me brûlait la gorge depuis ma sortie du trou. La longue marche m'avait complètement épuisé et je commençais à avoir du mal à tenir sur mes jambes. Je grimpai rapidement les marches et entrai.

Une foule innombrable se bousculait à l'intérieur, certains attendaient en file indienne devant un bureau taillé lui aussi dans le roc comme s'il émergeait de la terre, d'autres allaient et venaient parmi des

dizaines de bureaux identiques, des escaliers menant à l'étage étaient bondés. Une chaleur étouffante régnait dans ce capharnaüm, le brouhaha enivrait mon cerveau, j'avais soif...

Je sortis et m'assis sur les marches du palais. La tête entre les mains, je tentai de reprendre mes esprits, de me souvenir, de ne pas laisser l'angoisse me noyer...

Une femme vint s'asseoir à mes côtés

– Ça ne va pas ?

– Où est-ce que l'on est ?

– Ah, tu viens d'arriver... On est chez nous. Suis-moi, je vais t'indiquer le bureau où tu dois aller, ils t'expliqueront tout.

Elle me prit la main, m'aida à me relever et m'accompagna à l'intérieur. Nous traversâmes la cohue assez rapidement, elle me montra un bureau devant lequel personne ne faisait la queue et me laissa là, seul, planté devant un cube de granit inhospitalier.

– Attends ici, ne t'inquiète pas, lorsque l'on arrive, les formalités sont très simples. C'est quand on veut rester que ça se complique. A bientôt peut-être...